

**La Guerrière
des
Claparèdes**

Célia B.

La Guerrière des Claparèdes

www.hatanna-editions.fr
Facebook : hatannaRH
Hatanna Éditions
9, impasse du Val Soleil - Le Marinier - 84400 Gargas

Hatanna Éditions
La Sirène Tranchante

À ceux qui ont fait d'elle cette âme guerrière.

ISBN : 978-2-490602-16-2

ISSN : 2648-6474

© 2020, Hatanna Éditions

© 2020, aide de Jérôme Pelletier pour la couverture

© 2020, dessin de couverture de Wydja

© 2018, Airon et Caroline Barraque-Bigot pour les logos

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « *toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

PROLOGUE

UNE CUIRASSE À TERRE. Des corps qu'on enterre. Elle regarde fièrement le résultat de son dernier coup d'éclat. Ses cheveux humides collent son visage. Ils sont assortis d'un mélange de boue et de sang. Elle se sent apaisée. Sa lame vient de se gorger. Elle la range aux côtés de son bouclier. Ses mains sont douloureuses. De multiples entailles les assaillent. Elle essuie le coin de ses lèvres gercées par le froid. Assouvir ses pulsions, il n'y a finalement besoin de guère plus pour être heureux.

En des temps reculés et anciens, les dieux avaient pour seul loisir le combat. Faire la guerre les divertissait, nul besoin de raison. Et cet Art n'était pas réservé qu'aux hommes. Certaines femmes excellaient même dans ce domaine. C'était le cas de la première reine des Amazones. La seule qui parvint à rassembler ce peuple et à les unir. Une femme si sûre d'elle que rien ne l'effrayait. Chaque terrain devenait le sien du moment qu'elle le foulait. Même les grands plateaux ne pouvant la dissimuler face à ses assaillants lui étaient favorables. C'est ce qui fit sa force et renforça la crainte de ses adversaires. De nombreuses cicatrices jalonnaient son corps. Elle fonçait toujours et n'envoyait jamais ses guerrières seules. Elle était généralement en première ligne, ne témoignant d'aucune pitié. Son bouclier la préservait de quelques

coups et ses épées fendaient les chairs. Des champs de désolation, aucun survivant. Elle aimait se retrouver seule face à son œuvre. Massacrer la galvanisait. Elle se posait ainsi, observant l'horizon et le coucher de soleil, les pieds baignant dans une mare de sang.

Elle avait néanmoins parfois besoin d'un peu de repos. Elle trouvait alors refuge dans la région qui la vit naître. Celle qui sent bon la lavande et où les cigales chantent quand il fait chaud. Elle aimait se perdre dans cette nature odorante qui lui permettait de se sentir chez elle. Ce lieu se nommait les Claparèdes. Et elle se nommait Orhiane.

Des combats, il en existe de toute sorte. Et bien que certains n'en aient pas besoin, d'autres ont des raisons de souhaiter la mort.

Il la regarde par le trou de la serrure. Ceci dit, il n'a pas vraiment besoin de ses yeux pour comprendre ce qu'il se passe de l'autre côté de la cloison. Les bruits parlent d'eux-mêmes. Les cris de sa femme sont si intenses qu'on les dirait faux, poussés à l'extrême. La simulation n'était pourtant pas son fort la nuit dernière. Il comprend mieux pourquoi elle n'éprouvait pas beaucoup d'enthousiasme. Elle a su trouver mieux, encore. Quand parviendra-t-il à ne plus pardonner ? Ce n'est pas comme s'il ne savait pas. Il sait et, pire encore, il en a la preuve. Au diable cette foutue règle des premières fois qui sont censés vous unir à jamais. Il n'en a cure. Ce qu'il aimerait c'est lui faire payer tous ces coups bas, tous ces affronts. Ce n'est plus des cornes qu'il a. Ce sont carrément des défenses.

Les voir ne lui procure aucun plaisir mais il se dit qu'ainsi, peut-être, l'image de son épouse sera ternie. Il aimerait la voir tel le démon qu'elle est réellement. Il aimerait tant la détester pour ce

qu'elle lui fait subir chaque nuit, chaque jour. Il la voit ainsi chevaucher ce nouvel étalon. Il grave en mémoire chacun de ses traits. Pour ce qui est de son cas, aucun doute là-dessus, il saura trouver la torture idéale. Foutu guerrier ! Dieu de la puissance ? Tu parles ! Le dieu de la forge rumine. Il jure intérieurement. Ce qu'il faudrait c'est que sa femme tombe enceinte. Comme ça il aurait tout loisir de nourrir sa colère contre l'enfant. Il pourrait ainsi l'atteindre par le biais de sa progéniture. Une vengeance parfaite ! S'il ne peut se défaire de son aimée, il trouvera le moyen de la faire souffrir autrement. Et il connaît la déesse idéale pour l'aider à tendre ce piège. Elle saura comment procéder. Après tout, avoir un bébé n'est pas si compliqué.

Elle ne comprend pas. Pourquoi s'intéressent-ils à elle
comme ça ?

Elle n'en veut pas. Fuyez, fuyez pauvres fous !

Diantre ! Que faites-vous toujours là ?

Il ne suffit donc pas de simplement fermer les yeux...

1. LE PENDENTIF

EYA, JEUNE FILLE VENUE D'AILLEURS, fuit le regard des gens. Simple. Sans superflu, elle erre dans sa ville, sans se soucier du temps. Sans se soucier du vent qui s'engouffre dans ses cheveux. Les autres la regardent, la dévorent de leurs yeux jaloux. Car Eya est belle. Même si elle ne l'admet pas, elle sait qu'eux pensent ainsi.

Grande, les yeux clairs, des cheveux châtain dorés et une carrure aux formes parfaitement bien proportionnées. Elle tente pourtant par tous les moyens de les dissimuler : pull très large, grosse écharpe masquant la moitié de son visage, vieux jean délavé. Elle ne fait aucun effort. Mais c'est sans compter sur le regard désespéré de son amie Maya. Un regard d'autant plus désapprobateur qu'elle semble la voir dépérir à vu d'œil. C'est comme si plus on lui faisait de compliments, plus elle tentait de s'enlaidir. Rien n'y fait. Elle a beau aller jusqu'à s'empêcher de manger ou au contraire s'y forcer à n'en plus pouvoir, son physique reste inchangé.

Maya, quant à elle, cherche plutôt à briller sous les projecteurs. Elle passe des heures à se pomponner devant la glace tous les matins. Elle cherche toujours à être assortie des boucles d'oreilles aux chaussures, en passant, bien évidemment, par le sac à main. Plutôt bien formée, elle a un visage rond composé de magnifiques yeux noisette. Ses longs cheveux couleur des blés se marient

parfaitement bien avec son teint hâlé. Elle attire les regards de par son élégance. Sa personnalité exubérante fait souvent fuir Eya qui préfère le calme, la solitude. Elle est plutôt du genre à se terroriser, à s'enfermer dans son univers, écouteurs aux oreilles. Si seulement elle n'attirait pas leurs regards... Petite, déjà, la foule affluait autour de son berceau, comme magnétisée. Du moins c'est ce qu'on lui avait raconté. Elle ne gardait aucun souvenir de son enfance à l'orphelinat.

Maya tente pourtant de lui faire prendre conscience de ses atouts mais elle les refuse en bloc. Pourquoi ne lui fiche-t-on pas la paix ?

« Non mais tu te rends compte ! Tu pourrais avoir tout ce que tu veux, devenir qui tu veux ! Fais des castings de mannequinat, il paraît que ça paie bien. »

Qu'importe l'argent ? Seules lui importent sa musique et son imagination. Sans ça, elle n'existe pas. Elle est perdue dans ce monde qu'elle ne comprend pas. La surface semble si trouble. Comment toucher le fond des choses dans une sphère où tout n'est qu'apparence ? Où tout n'est qu'éphémère ? Le paraître... paraître normal, paraître serein, entrer dans un moule que d'autres ont préconçu pour nous... non !

Maya a beau tout essayer, Eya reste toujours dans le même état. Elle se sent tellement à l'aise dans ce caleçon de sport et ce pull qui lui va deux fois trop grand. Sans compter ces mitaines noires où sont accrochées quelques perles et cette écharpe toute douce. Trouée, certes, mais douce.

Mais il n'y a pas que les gens qu'elle fuit, il y a aussi le contact. Ce rapport qu'ont les gens au toucher. Ce besoin effusif de se prendre dans les bras l'un de l'autre. Dans quel but ? Et ces embrassades tous les matins. Il n'est de mot qui exprime la puissance du dégoût qu'elle ressent alors. Tout semble plus appréciable quand

cela se trouve à distance. C'est sans doute agréable pour ceux qui le vivent, qui le souhaitent, pas pour elle. Maya tente souvent de la faire sortir de son trou. De l'emmener avec elle en soirée, de la sociabiliser. Mais après le résultat de sa première fête, Eya a décidé de laisser tomber l'idée. Seule, assise dans un coin, à essayer de se mettre une mine sans y parvenir le moins du monde. Souhaiter oublier...

Elle a eu beau descendre une bouteille de Téquila, une bouteille de Martini et une bouteille de Get, elle était aussi lucide que celui qui n'avait rien bu. Certains ont voulu la défier aux jeux d'alcool, ils ont fini par ramper.

Elle n'a aucune prétention. Battre les autres ne lui procure aucune satisfaction. Elle est vide. Sans compter qu'elle n'a aucune origine à laquelle se rattacher. C'est comme si personne ne la comprenait, comme si personne ne lui correspondait. Le monde qu'elle observe et dont elle semble n'être que spectatrice paraît si terne, si lugubre. C'est comme si la mort prédominait sur la vie. Comme si la faucheuse avait pris une légère avance. Les gens sourient peu. Ils sont hypocrites, friands de ce qu'ils ne possèdent pas et rejetant ce dont ils sont propriétaires. Il y a beau y avoir du soleil, l'obscurité n'est jamais loin. Elle n'attend que patiemment son déclin.

Un jour d'hiver, alors qu'elle rentre chez elle, enfin chez elle, dans la chambre que l'orphelinat a bien voulu continuer à lui prêter, elle est attirée par une boutique de babioles. Elle passe toujours par le même chemin mais ne l'a pourtant jamais remarquée. Étrange. Depuis quand est-elle dans le coin ? Elle est prête à jurer que la boutique n'était pas là la veille et que rien n'indiquait l'ouverture d'un nouveau magasin. En même temps, il faudrait être fou pour venir installer un commerce dans une ville aussi désertique.

Curieuse, Eya entre faire un tour. À peine a-t-elle mis un pied à l'intérieur qu'une agréable sensation de chaleur l'envahit. Un bien-être ambiant s'installe peu à peu en elle, la poussant à découvrir le reste du commerce. Curieuse, elle se faufile, ne remarquant même pas le regard inquisiteur de la vendeuse. Il faut dire qu'Eya n'a pas vraiment le look des filles du coin qui sont plutôt du genre « chichi pompon ». Ne cherchant rien en particulier, elle jette un coup d'œil dans tous les coins. C'est une petite figurine qui attire tout particulièrement son attention. Le morceau de plâtre représente une elfe aux ailes bleu-violet et à la robe déchirée de-ci de-là. Ses cheveux rouges tombent en fines mèches sur ses épaules et descendent le long de ses bras. À genoux, elle semble tenir un joyau au creux de ses mains. Eya s'accroupit devant l'étagère et recueille la créature au visage angélique. En l'observant de plus près, elle s'aperçoit que le joyau est en réalité un pendentif. De forme plutôt ronde, il est fait d'ambre. Elle sent alors une présence dans son dos et se tourne brusquement.

« Puis-je vous aider ? demande la vendeuse d'une voix très douce, son visage affichant un sourire bienveillant.

— Non merci, ça va aller, s'empresse de répondre Eya, comme paniquée. J'ai trouvé. »

Elle lui tend l'objet avant de se redresser d'un bond.

Eya ne s'éternise pas. Quelque chose dans son comportement a subitement changé au contact de la vendeuse. Un pressentiment. Il faut qu'elle s'en aille, vite. Une fois le paquet emballé elle se dirige vers la sortie, entendant à peine le « À bientôt » de la caissière.

Ne sachant pourquoi, elle sent peu à peu ses jambes se mettre à courir. Son esprit n'est apaisé qu'une fois parvenue devant le grand portail en fer de l'orphelinat. Elle sonne et Edgar, dans sa parfaite tenue de majordome, lui ouvre. De même lorsqu'elle toque à la porte. Costume noir, chemise blanche, nœud papillon. Simple et efficace.

En réalité, cette bâtisse ressemble davantage à un manoir hanté qu'à un orphelinat. Mais cela n'ôte rien au charme d'Edgar qui, malgré ses soixante ans passés, et le traitement qu'on lui fait endurer depuis bien des années, demeure toujours aussi gentil, du moins avec elle. C'est un peu comme un père pour elle, ou plutôt, un grand-père. N'ayant jamais eu de figures parentales à laquelle se rattacher, elle s'est toujours fiée à lui. Ça lui a plutôt bien réussi jusqu'à présent. Et puis c'est grâce à lui si elle a toujours une chambre ici. Alors...

Lui tenant la porte, il lui sourit. Elle s'essuie les pieds soigneusement afin de ne pas gâcher tout le travail des femmes de ménage et s'enfuit en direction de ses appartements. Appartement, c'est un bien grand mot pour une chambre d'une dizaine de mètres carrés, mais elle ne va tout de même pas se plaindre. Elle mange à sa faim avec les autres pensionnaires et a tout ce dont elle a besoin dans le reste du manoir.

Elle n'est pas très excentrée mais est suffisamment éloignée de la chambre des autres orphelins pour ne pas les entendre parler. Sa chambre se trouve au premier étage, les autres sont répartis entre le deuxième et le quatrième. Cet étage est normalement réservé au personnel mais ils ne sont que peu à y être logés. La plupart des pièces ne servent d'ailleurs à rien. On ne sait même pas ce qui se trouve à l'intérieur.

Une fois la porte refermée derrière elle, elle se jette sur le lit, épuisée. Il va pourtant bien lui falloir trouver la volonté de se lever, le lendemain c'est contrôle, il faut réviser. Quoique, cela ne l'éfraye pas vraiment. L'Histoire, elle maîtrise bien. Enfin non, ce qu'elle maîtrise c'est la mythologie. Et étant donné que c'est ce sur quoi l'évaluation va porter, elle ne se fait guère de souci.

Elle ouvre son sac et saisit la figurine qu'elle déballe du papier bulle avant de la déposer sur sa table de nuit. Elle détache la chaîne

qu'elle porte autour du cou et y glisse la pierre. La tenant dans sa paume, elle l'observe quelques instants. Elle penche la tête en avant afin de l'accrocher. Une décharge électrique lui traverse la poitrine lorsque le médaillon entre en contact avec sa peau. Ne durant que quelques secondes, elle ne s'y attarde pas. Sans doute était-ce simplement une dose d'électricité statique. Elle préfère ouvrir son trieur pour en tirer son cours. Une invitation glisse alors. Il y a une soirée samedi soir. Certainement encore un coup de Maya. Ne comprendra-t-elle donc jamais que cela ne l'intéresse pas ? Cette fille est pire qu'une sangsue.

N'y songeant plus, elle se plonge dans ses révisions pour n'en sortir qu'à l'appel du repas.

21h passées, besoin d'air. Passant par l'escalier de secours, elle sort par la porte donnant sur l'arrière du jardin. Le cimetière n'est pas loin. Étrangement, là-bas, elle se sent bien. À croire qu'elle comprend mieux les morts que les vivants. Elle semble plus proche de ces entités furtives que de ces êtres faits de chair et de sang. Elle passe par-dessus le muret et se retrouve dans ce nouvel univers. Effrayantes, obscures, les ténèbres l'ont envahie. Rien à voir avec ce monde terne qui l'entoure chaque jour. Ici, c'est une noirceur pure. Sans superflu. Simple, la mort. Telle quelle. Elle respire. Ses pas la conduisent au pied de l'arbre central, un magnifique olivier. Elle ne saurait lui donner d'âge mais ce qui est certain c'est qu'il n'est pas tout jeune.

S'adossant au tronc, elle se laisse glisser. Le sol est humide. La seule lumière présente se trouve un peu plus loin. Faible lueur d'un lampadaire solitaire. Désormais posée, elle enfile ses écouteurs et allume la musique. Un air de rock vient ambiancer ses tympanes. Elle ferme les yeux et laisse la chanson guider son imagination. Une image, récurrente depuis toujours, se rappelle à

son esprit. Elle se visualise forte, munie d'une armure guerrière. Des traits durs et le regard fier. Elle se voit entourée de tous ces corps, une épée ensanglantée au bout des bras. Elle se sent importante, meneuse. Elle sent quelques mèches s'étant détachées de sa coiffure venir fouetter son beau visage. Eya sourit. Ce n'est pas elle. Seulement l'avatar de ses rêves. Elle en a vécu des batailles, se réveillant en sueur le matin comme si elle venait de se battre jusqu'à faiblir. Elle s'est vue décapiter, empaler ou même dépecer. Elle a humé cette terre gorgée de vermeille. Elle a léché ses lèvres couvertes de sang. Pourtant, au réveil, elle n'est toujours qu'une simple orpheline tentant de se dissimuler par tous les moyens sous une épaisse couche de pull. Tant de fois elle a souhaité partir au lycée accompagnée de sa couette !

Ce petit rituel macabre (musique-bataille) lui permet d'acquiescer une sorte de paix intérieure. Dans ces moments-là, son cerveau est en veille. Ses dernières paroles prennent leur envol. La playlist se termine. Elle ouvre les yeux. Le silence. Les ténèbres sont omniprésentes. Cocon de noirceur berçant son corps endormi. Elle fatigue. Elle souffle. Sa respiration est courte. Un nuage de buée sort de sa bouche. Elle a froid. Ses bras enserrant ses genoux, les collant contre sa poitrine. Elle pose sa tête sur le sommet montagneux de cet angle nouvellement formé. Son corps se raidit. Elle sent une présence. Quelqu'un est en train de lui souffler dans le cou. Elle fait volte-face, sautant sur ses deux pieds. Personne n'est là. Son souffle s'accélère, elle panique. Le cimetière tourne autour d'elle de plus en plus vite. Elle tombe à genoux. Levant les yeux vers le vieil arbre, elle y dépose une main afin de se redresser. Tout son corps la lance. Elle se tourne lentement, s'adossant au tronc. Reprenant une respiration posée, elle tente de calmer la douleur. Des bruits de pas. Quelqu'un s'enfuit en courant. Elle ne discerne qu'une pâle silhouette qui s'éloigne. Elle reste ainsi durant quelques minutes, à observer cette atmosphère lugubre qui l'encercle.

Désormais rétablie, elle se hâte vers le manoir. Éreintée, elle s'endort sans tarder.

L'aube vient d'apparaître. Eya se frotte les yeux. Décidément, elle n'aime vraiment pas se réveiller avant son réveil. C'est tellement frustrant d'avoir des billes à la place des yeux alors qu'on peut dormir quelques minutes de plus. Qu'importe, au moins elle va pouvoir réviser un peu.

Descendant du lit, elle enfle une paire de chaussettes et une robe de chambre avant de filer voir Marta en cuisine.

Hmm... la bonne odeur des croissants chauds.

Marta est toujours là lorsque quelque chose ne va pas, moralement ou physiquement. Du moindre petit bobo à la plus difficile des peines de cœur. Elle sait réparer chaque souffrance à l'aide d'une bonne dose de nourriture réconfortante.

Eya entre dans la pièce abondante de calories. Elle salue Marta qui est toujours aussi ravie de la voir, elle la connaît depuis tellement longtemps. Sachant exactement ce qu'elle aime, elle lui avance une assiette avec deux croissants et un pain au chocolat. Eya le sait, normalement, c'est un par personne. Mais Marta lui fait un clin d'œil, suivi d'un geste de fermeture éclair sur sa bouche. Enjouée, Eya prend le contenu et va s'asseoir dans un coin pour grignoter. Elle a toujours aimé cet endroit. L'odeur de mets en tout genre y est tellement agréable.

La cuisinière, soucieuse du bien-être de ses petiots, s'approche d'Eya.

« Tu as bien dormi ? »

— Oui, oui. »

Eya lève la tête vers elle et remarque ainsi son regard figé.

« Marta ? »

Cette apostrophe la tire aussitôt de sa léthargie.

« Qu'est-ce tu as fait ? demande-t-elle, les yeux effrayés.

— Comment ça ? »

Eya suit le regard de Marta jusqu'à sa poitrine. Une brûlure lui recouvre le haut du sternum. Décalant son pendentif, elle touche sa peau meurtrie. Cela ne lui fait pas mal. Elle a beau y mettre les ongles, rien. Pas même une grimace ne naît. Qu'est-ce donc que cette marque ? Serait-ce le pendentif qui en serait la cause ? Elle ne se souvient pas s'être brûlée ou même accrochée depuis la veille. Aurait-elle été somnambule ? Cela n'est pourtant pas dans ses habitudes. À moins qu'elle réagisse à son savon ? Elle n'en a pas changé dernièrement. À son pyjama ? Il n'y a pas eu de changement de lessive. De même pour les draps. Et cela ne ressemble pas non plus à des piqûres de bestioles de lit. Étrange... Eya termine rapidement son repas avant que les autres n'arrivent. Elle presse ensuite le pas afin de rejoindre sa chambre.

Devant la glace, elle se regarde. Ou plutôt, elle regarde la marque, le collier désormais ôté et remis entre les mains de l'elfe. Pourquoi sa peau aurait-elle réagi à de l'ambre ? Il n'y a pas pierre plus neutre à ce qu'elle sait. Cela n'a décidément aucun sens. Saisissant le pot de fond de teint oublié dans un tiroir elle s'en tartine suffisamment pour voir disparaître la marque. Puis elle s'habille, veillant bien à cacher sa masse sous une écharpe et un pull XL. Les cheveux sont quant à eux attachés grossièrement en chignon, des mèches dans tous les sens. Elle enfle son sac à dos, ses écouteurs et dévale les escaliers.

« Bonne journée, Edgar, lance-t-elle à celui-ci.

— Bonne journée. »

Son pas est léger, du moins au départ, car en réalité, plus elle s'approche de la grille, plus son pas transpire la lourdeur. C'est seulement une fois cette barrière franchie que son esprit se trouve légèrement libéré. Elle sent toujours une angoisse à l'approche du

lycée, mais tout se dissipe une fois dans l'enceinte. Mais aujourd'hui c'est différent, aujourd'hui elle se sent suivie.

La rue est déserte. La ville est encore endormie. Enfin la ville... cela ressemble davantage à un grand village. Les bâtiments sont anciens et les boutiques peu nombreuses. Il y fait froid. Remontant son col, ses mains blotties dedans, elle accélère encore davantage le pas. C'est comme si elle fuyait quelque chose. Elle a toujours cette même sensation que quelqu'un la suit. N'osant se retourner, elle accélère sa démarche. Son souffle s'accroît. Le coin de la rue passé, elle s'y cache, adossée au mur, attendant de voir une silhouette avancer. Rien. Calmement, elle reprend son souffle. Le lycée n'est plus très loin. Distance courte mais difficile à franchir.

Silencieuse, elle reprend sa marche. Prisonnière de sa peur, elle avance à reculons. Elle a si souvent erré dans ces rues. Elle les connaît. Elle s'y est terrée. Elle y a pleuré. Tant de fois abandonnée, pourtant si peu ignorée. Claquant des dents, se crispant, elle résiste à cette souffrance qui engourdit ses membres. Le froid s'infiltré en elle tel un virus. Ne supportant plus le lancement de plus en plus prononcé partant du bas de son dos, elle se met à courir. Son rythme cardiaque s'accroît. Des gouttes de sueur perlent sur le haut de son front. Peu importe la douleur de ses articulations, peu importe le point de côté, elle continue à courir. Tête baissée, elle accélère encore. Elle sent le battement de son cœur se répercuter dans ses tempes. Elle sent le froid s'engouffrer dans ses cheveux. Elle sent son visage se raidir, se figer. Mais la poupée de porcelaine ne s'arrête toujours pas. Elle est prisonnière de ses pas qui la conduisent vers un là-bas. Perdu. Inconnu. Des gouttes de pluie glissent sur sa peau claire. Désormais aveugle, elle dérape sur ce sol mouillé. Quelqu'un la retient. Qui ? Lentement, elle relève la tête, scrutant chaque centimètre de ce qui se trouve devant ses yeux. Des baskets larges, un T-shirt moulant et un jean dans le genre skater. Une coupe courte avec des pics. Cheveux blonds.

Eya sent son cœur qui bat. Ni trop rapidement, ni trop lentement, il bat. Différemment. Ces yeux bleu-vert la chamboulent. Elle connaît ce regard.

« Un problème, petite ? »

Elle ne se sent pas en sécurité. Elle hoche la tête négativement, se redresse avant de reprendre sa route. Il la retient.

« Que fuyais-tu comme ça ? Quelqu'un te poursuivait-il ? »

De nouveau, elle hoche la tête. Elle doit partir.

Pressée, elle court jusqu'au lycée.

La cour commence à se remplir. C'est l'heure. Baissant la tête, les mains dans son écharpe, elle avance.

« Hey, ma belle ! » la hèle un garçon adossé contre un arbre, trois de ses potes à ses côtés.

Elle ne bouge pas et continue sa route. Un peu plus loin, une autre bande la siffle. Un mec de la meute s'écarte afin de venir à sa rencontre. C'est à cet instant qu'un bras glisse sur le haut de ses épaules. Il se place à sa droite, entre le gars qui continue d'avancer et elle, et lui dépose un bisou sur la joue.

« Salut, toi !

— Salut, Victor. »

Il est toujours là au bon moment pour les empêcher de l'approcher. C'est comme s'il sentait sa panique et qu'il venait l'apaiser. C'est surtout le seul à pouvoir la toucher. Même Maya l'irrite au moindre contact.

Sentant qu'elle frissonne, il frictionne son épaule. Le type ne s'est toujours pas arrêté malgré l'intervention de Victor. Il est désormais à leur niveau. Il se frictionne les mains comme s'il était satisfait à l'avance de ce qui allait se passer.

« Eya, Eya, Eya... Comment vas-tu, chérie ? »

Il lui tourne autour tout en lui caressant la joue. Victor lui jette un regard noir mais il ne semble toujours pas comprendre.

« Fiche le camp », siffle-t-il entre ses dents.

Ne prêtant guère attention à Victor, le type poursuit.

« Alors comme ça tu refuses de me calculer, ce n'est pas très gentil ça. »

Elle retire sa joue avant que ses doigts ne la frôlent de nouveau. Il l'attire alors dans ses bras sans calculer Victor un seul instant. Ce dernier perd peu à peu patience.

« Allez, ma douce. »

Cette fois-ci Victor plaque deux mains sur son torse et le pousse en arrière.

« Laisse-la tranquille ! dit-il d'un ton menaçant.

— Oh et sinon quoi ? Gueule-de-rat va m'en mettre une ? Ouh ce que j'ai peur. »

Gueule-de-rat, c'est comme ça que les gens l'appellent depuis un certain temps déjà. Petit, il a dû porter un appareil dentaire, ce qui a beaucoup amusé ses camarades de classe qui l'ont aussitôt surnommé de la sorte. Avec le temps, il a su s'endurcir et passer outre leurs remarques mais lorsqu'il était plus jeune, plus faible, ils les laissaient dire sans réagir. Puis il s'est mis au sport et bizarrement, les autres ont cessé de l'embêter. Du moins, jusqu'à ce jour. En même temps, qui voudrait se frotter à 1m90 de muscles ?

Charlie est vraiment un emmerdeur de première. Il ne peut pas s'empêcher de pousser les gens à bout. Il aime bien prendre des coups et sait parfaitement où appuyer pour les recevoir. Excellent joueur de tennis, il ne se sent plus depuis qu'il est arrivé premier de sa catégorie, en seconde.

Charmé par Eya, il veut absolument l'ajouter à son tableau de chasse. Il peut avoir toutes les filles qu'il souhaite mais il aime le challenge. Il aime jouer. Plutôt mignon, il n'en garde pas moins sa tête à claques de coureur de jupons. Prétentieux de surcroît. Sans oublier égoïste et capricieux. Le copain idéal, vous ne trouvez pas ?

Charlie trébuche en arrière. Peu fier, il retrousse ses manches comme pour se donner un côté viril de grand méchant.

« Allez, Gueule-de-rat ! Viens ! Montre-nous la bête qui est en toi.

— Va te cacher Charlie ! Tu es pathétique.

— Pardon ? »

Son ton est cassant et se veut menaçant. Il se chauffe à entrer sur le ring, tout seul. Victor s'impatiente. Il prend la main d'Eya dans la sienne et l'attire vers le bâtiment. Charlie, mécontent, pose sa main sur l'épaule de l'armoire à glace afin de le retourner mais Victor, plus rapide, la lui saisit et le bloque à terre. Il s'approche suffisamment de son oreille pour que lui seul entende ce qu'il a à lui dire.

« Maintenant tu la laisses tranquille ou je te jure que t'auras des problèmes. »

Après avoir appuyé d'un coup sec sur le genou qu'il avait calé entre ses deux omoplates, il se retire. Il rejoint ensuite Eya qui se tient tout près, le nez toujours planqué dans son écharpe. La sonnerie retentit. Il est l'heure.

Pénétrant dans la classe, Eya se faufile afin de retrouver sa place, au fond, à côté de la fenêtre. C'est son coin à elle. Et pour cause, il lui permet d'éviter tous les regards. Et d'être à côté du chauffage.

La salle se remplit peu à peu. Le prof d'Histoire finit par arriver. Il a dix minutes de retard. Étrange pour quelqu'un d'aussi ponctuel. Sans expression sur son visage, Eya range ses écouteurs. Elle les garde toujours en attendant que le cours commence. Au moins les autres ne viennent pas l'importuner. Parfois ça marche.

M. Vérouarg ne semble définitivement pas dans son assiette ce matin. Il est nerveux. Il perd ses mots, fait tomber ses fiches, casse la craie. Il a les yeux rivés sur l'horloge comme s'il redoutait ce qui venait après cette heure-ci. Peut-être stresse-t-il pour

un rendez-vous important ? Ses explications sont confuses. Et ce n'est qu'à la fin du cours qu'il songe à leur demander les devoirs à la maison, lui qui pourtant les réclame généralement avant même de commencer.

Eya a passé toute l'heure à le scruter dans les moindres détails, de son pied tapotant énergiquement le sol à la microgoutte de sueur perlant le long de sa tempe gauche toutes les six minutes.

À peine la sonnerie retentit-elle qu'il se précipite vers la sortie. Mais quelle mouche le pique ?

Le vacarme de la pause envahit peu à peu la classe jusqu'à ce que ce ne soit plus qu'un terrible brouhaha. Alors, de nouveau, elle glisse ses écouteurs dans ses oreilles. Dès lors, tout ce qui l'entoure disparaît. Elle se retrouve seule au monde. Les yeux fermés, elle s'évade.

La matinée se poursuit sans encombre. Les minutes défilent, les heures aussi. C'est comme si le temps avançait tandis qu'elle restait sur place. Prisonnière de sa beauté qui ne semble pas vouloir changer. Jamais un bouton, jamais le teint livide. Jamais de cerne, ce n'est pourtant pas faute de passer de mauvaises nuits. Ces nuits où l'on fait des rêves si dévastateurs qu'on se réveille sans parvenir à se rendormir et quand bien même ce serait le cas, le réveil donne l'impression que le repos est inexistant.

Le comportement du prof d'Histoire la titille tout de même un peu mais très vite, d'autres choses viennent encombrer son esprit. Elle songe souvent à sa vie à l'orphelinat. Elle n'a jamais manqué de rien, n'a jamais été malheureuse, mais elle aurait aimé avoir une vraie famille. Des êtres là pour elle quoiqu'il advienne, quoiqu'elle devienne. Des êtres là pour l'écouter, pour la comprendre, là pour la réconforter, lui apprendre. Elle a grandi en étant là pour les plus jeunes, en voyant ceux qu'elle appréciait s'en aller. Elle aurait aimé se sentir entourée, se sentir en sécurité. Non pas qu'elle ne l'ait pas

été, mais plutôt qu'elle n'ait jamais eu de bras apaisants pour s'y réfugier. Elle ne regrette rien, imagine seulement.

Le soir, alors qu'elle rentre d'un pas lent et assuré, l'homme qui l'a rattrapée le matin même surgit d'une ruelle peu éclairée. Il semble pressé. Il regarde Eya en se disant qu'elle n'aurait jamais dû se trouver là. Elle n'aurait jamais dû le voir. Ils se fixent durant quelques secondes, l'un comme l'autre n'osant bouger, ne sachant que faire. L'homme décide alors de partir rapidement, disparaissant dans l'épais brouillard qui vient de se former. Eya a froid. Elle souffle dans ses mains. Elle ne voit pas très bien. Il commence à se faire tard et la nuit est tombée. Elle doit rentrer. Elle sent la fumée s'introduire en elle. Elle la respire. Elle la ressent. Elle l'étouffe. Eya a le souffle coupé. Paniquée, elle se met à courir. Des larmes montent au coin de ses yeux sans qu'elle comprenne pourquoi. Elle se sent happée. Des images étranges d'une extrême clarté l'aveuglent. Ses membres s'engourdissent, se paralysent. Elle ne voit plus rien. Ses yeux sont ouverts mais sont voilés par l'anxiété. Ils ne parviennent pas à distinguer l'horizon pourtant à sa portée. Des visages, des voix lui murmurent à l'oreille sans qu'elle ne sache les reconnaître, sans qu'elle saisisse le sens de leur paraître. Une puissante vague de rage l'assaille. C'est comme si quelque chose tentait de sortir d'elle-même. Une force enfouie. Elle lutte pour la contenir. Un cri aigu perce ses tympans. Elle s'évanouie.